

CESTAN - UNIVERSITÉ DE NANTES
UMR 6590 - ESO

Niveau de l'analyse aussi bien spatiale que sociale, le quartier s'inscrit comme un sous-ensemble indissociable de la ville, à laquelle on l'oppose pour tant puisqu'il signifie une sociabilité particulière, constituée dans la proximité, nécessitant à ce titre une analyse spécifique.

Les thèses de l'écologie urbaine toujours présentes font alors largement recette sans que l'idée de "communauté culturelle, quasiment naturelle" ne soit remise en question : le quartier s'interprète comme une "sous culture spécifique" (Ledrut 1968), voire comme "l'espace identitaire du citoyen". Pourtant, les sociologues, dès les années 1930 à Chicago, comme L. Wirth (Grafmeyer, Joseph, 1979) et avec plus de virulence encore en France à partir des années 1970 (R. Ledrut, O. Benoit-Guilbot, 1986), insistent sur l'absence de consistance sociale de cet espace. Quelques géographes seront également frappés par la faiblesse des relations de quartier, voire par la déliquescence des liens de proximité. Ainsi dès la fin des années 1970, X. Piolle s'attache à démontrer la ténuité de cet espace social : "chacun délimite son territoire mais peu se sentent partie prenante d'un territoire commun, support et création à la fois d'une collectivité sociale".

Pourtant, les acteurs institutionnels (éus, aménageurs, administratifs, associatifs, etc.), reconnaissent et interprètent toujours cet espace comme celui de la proximité sociale, comme le niveau spatial le plus structurant pour l'individu dans sa lecture et ses parcours de l'espace urbain.

Comment les lieux qui constituaient autrefois les symboles des quartiers (les écoles, les paroisses, les amicales et les associations sportives) sont-ils affectés par la mobilité ? Demeurent-ils encore des lieux de proximité ?

Le cadre d'étude est celui de Bayonne et Anglet, villes moyennes du Sud-Ouest de la France, au centre de leur agglomération. Des entretiens auprès des prêtres, auprès des instituteurs, auprès des responsables d'associations, les relevés des registres matricules des écoles d'Anglet et Bayonne permettent de dresser la part de la fréquentation de l'espace de proximité et sa variabilité en fonction des espaces et des catégories sociales.

I- L'ÉCOLE ET LA PROXIMITÉ

On sait à l'évidence que Bayonne reçoit de nombreux collégiens et lycéens des communes et cantons avoisinants, par contre on connaît moins bien l'aire d'influence des écoles primaires.

Selon la situation de l'école dans la ville, la polarisation s'affirme plus ou moins forte : un enfant sur cinq dans la moitié des écoles de la rive droite de l'Adour ne réside pas dans son quartier mais dans certains établissements du même secteur, la mobilité touche un enfant sur deux (écoles du Grand-Basque, de Saint-Bernard, de Brana). Rive gauche, le phénomène s'amplifie : dans les six écoles, un enfant sur trois en moyenne n'habite pas le quartier. À l'école publique Albert 1er, située dans le centre, cette proportion s'élève à plus de la moitié des élèves (58,78 %). Ces recrutements extérieurs au quartier s'expliquent par la présence d'activités administratives ou commerciales attirant une main d'œuvre nombreuse venue des zones périurbaines qui la jouxtent. Les parents contraints à ces déplacements quotidiens préfèrent scolariser leur enfant à proximité de leur lieu de travail. Les écoles du centre, dans le Grand et le Petit-Bayonne sur la rive gauche, à Saint-Esprit sur la rive droite, tirent ainsi leur succès de la densité des commerces et services qui les environnent. Mais ce phénomène touche également les écoles plus périphériques de Saint-Léon et des Arènes à Bayonne. L'hôpital, le collège et les lycées, l'université, les cliniques dans le premier quartier, les activités juridiques et médicales dans le second, attirent là de nombreux actifs. À Anglet, mais dans une proportion moindre, les écoles du centre (J. Ferry, J. Larreat) accueillent pour les mêmes raisons un public d'agglomération.

L'attractivité des écoles urbaines implantées en dehors de ces quartiers "actifs" dépend de leur situation sur des axes de passage majeurs, ou à la lisière de communes de banlieue.

Ajoutons que la scolarisation de l'enfant hors de son quartier (au sens du proche secteur résidentiel) tient aussi, notamment dans les centres urbains et dans les zones d'habitat social, à la présence des grands parents.

Autre facteur décisif, quant au choix des parents, les réputations des écoles, notamment privées dont on vante volontiers le sérieux et la tenue. Les écoles publiques, elles, développent,

sur la rive gauche, des options qui les distinguent : musique, dessin (Arènes), langues (toutes les écoles rive gauche), ou encore le bilinguisme basque/français mis en place par Iksa Bidans les écoles publiques Jean Moulin (Polo-Beyris) et Jules Ferry (Saint-Esprit), constituent d'autres exemples de spécialisations attractives. Il s'agit là, d'après certains instituteurs, d'un véritable phénomène de mode puisqu'apprennent le Basque des enfants non Basques d'origine et, plus surprenant encore, parmi les non Basques, des élèves issus parfois de milieux modestes. Dans le secteur quelque peu paupérisé de Saint-Esprit, une institutrice nous a avoué que cet enseignement aidait à relever l'image de l'école et par conséquent l'image même du quartier. Il joue aussi pour certaines familles modestes le rôle d'un véritable processus d'intégration sociale.

Confronté à la mobilité des citadins, le réseau scolaire se segmente, se diversifie et répond à des exigences elles-mêmes variées et fragmentaires. D'un point de vue géographique, deux phénomènes s'observent. L'un, relativement classique à Bayonne, souligne la coupure socio-spatiale du fleuve (l'Adour). Elle touche les écoles aussi bien publiques que privées. Toutes s'avèrent moins attractives sur la rive droite. Les populations mobiles de l'agglomération préfèrent la rive gauche plus bourgeoise, donc idéologiquement plus valorisée. L'autre, plus paradoxal, témoigne d'un fort attrait pour les écoles du centre à Bayonne comme à Anglet. Celles-ci enregistrent de puissants apports de clientèle périphérique. La proximité des lieux de travail (tertiaire) des pères et mères, la présence, parfois, de grands parents citadins expliquent ce regain de succès pour des établissements que la stricte répartition des classes d'âge dans la ville condamne au déclin sinon à la fermeture, en théorie tout au moins.

II- LA PAROISSE ET LA PROXIMITÉ

Tous les entretiens avec les prêtres rendent compte d'un constat de perte du lien social de proximité et de l'incapacité à lire d'autres formes de liens, non centrées sur la contiguïté résidentielle.

Certes, tout est mis en branle pour canaliser la sociabilité des individus dans cet espace, mais désemparés, les prêtres rendent compte aussi de leurs difficultés à percevoir les résidents.

Dans la paroisse de Saint-Amand, touchant à Anglet, le curé se raccroche à l'espace circonscrit de la paroisse dans ses

limites traditionnelles, mais ne peut que constater que ses ouailles ne s'y retrouvent pas. Ainsi la fréquentation de la messe demeure soumise aux volontés diversifiées des individus et non plus à un groupe constitué sur la base unique du quartier : « la paroisse on ne peut pas compter les fidèles parce qu'il y a des déplacements très forts. Le samedi soir il y a une messe où il y a 200 personnes, je pense qu'il arrive des jours où il y en a 100 qui ne sont pas de la paroisse. Puisqu'on est le samedi soir sur le passage, il y a des gens qui se déplacent, ils vont faire les courses à Carrefour, ils vont à la messe, ils font un tour à Casino et puis hop ils repartent »

Quant aux enfants inscrits au catéchisme, il apparaît clairement que la paroisse ne correspond pas à leur espace vécu :

« L'année dernière, on avait un petit groupe d'enfants qui commençait le catéchisme. Donc, avec les catéchistes, on avait fait un plan du quartier et on voulait que chaque enfant qui se présentait dise d'où il était pour mettre une petite pastille à l'endroit où il était. On avait donc, dans notre tête, imaginé un quartier qui se remplissait de petites pastilles. Bon, premier gosse, qui dit "je suis de Biarritz". Alors notre plan déjà... Le second "d'Anglet", le 3^e pareil. Alors on s'est dit c'est raté notre système, on va commencer par leur dire à quelle école ils sont, pour pouvoir mettre la pastille sur le lieu de l'école : l'école J. Moulin du Polo ou Saint-Amand. Les gosses nous disent "école Jean Moulin". Ah, ça y est, on est content. "Et tu habites où ? "Ondres". En fait c'est un gosse dont les grands parents habitent là, la maman et le papa travaillent à Bayonne. (...) C'est des déplacements ! Alors ce gosse-là, si on veut réfléchir après de quel quartier ou de quelle paroisse il va se dire... Soit il va se dire de la paroisse Saint-Amand, mais de quel quartier ce sera plus difficile."

(...) À Noël, on leur avait donné une étoile et je leur avais dit "ce serait intéressant que cette étoile vous la portiez dans l'église où vous irez". Alors j'ai dit : "bon voyons qui c'est qui va aller à ? Alors j'avais pensé Saint-Amand, cinq qui lèvent la main. "Qui c'est qui va aller à la cathédrale ? J'ai passé en revue toutes les églises de Bayonne, d'Anglet et puis j'ai fait la périphérie, Saint-Pierre-d'Irube, Mouguerre et puis je croyais que j'étais arrivé au bout et j'ai dit "qui est ce que j'ai pas appelé ? alors mais... une nuée de 300 enfants, une nuée de mains qui se lèvent. Alors c'est là que j'étais ahuri, ça allait jusqu'à Osses, Hasparren... Pour moi c'était très loin. (...) Donc il y a des gens, des enfants qui sont en primaire qui viennent depuis Osses tous les matins. (...) Alors c'est assez difficile de voir quelle intégration cet enfant aura à Osses parce que pour peu qu'il

vienne à l'école de Musique, pour peu qu'il fasse du sport à Bayonne (...) »

Les témoignages des prêtres évoquent tous cette forte mobilité, également relevée par le biais des lieux de baptême des enfants, par la difficulté à tenir un fichier du denier du culte. La perte du lien social de proximité ressort systématiquement fragilisant les repères des prêtres. Quant aux repères des fidèles ou des enfants du catéchisme, ce sont désormais des pôles (domicile, travail ou école, église, domicile des membres de la famille etc.) ne prenant de sens que pour la personne qui les pratique. Ces lieux ne sont plus toujours signifiants en matière de lien social.

III- LES ÉQUIPEMENTS SOCIOCULTURELS ET LA PROXIMITÉ

Les structures culturelles et sociales assises depuis les années 1960, dans les quartiers populaires, fort demandées à l'époque, connaissent, aux dires de leurs dirigeants, une moindre fréquentation. Une large partie de la population ne s'y dirige plus. Les activités de ces structures ne visent plus que les populations encore ancrées dans le quartier, aujourd'hui les enfants (plutôt que les jeunes) ciblés par les centres de loisirs sans hébergement, et le quatrième âge. Les autres classes d'âge dédaignent ces équipements à moins que ceux-ci ne soient particulièrement attractifs, proposant des activités novatrices.

Même le troisième âge tend à délaisser les structures de proximité pour être tel club de retraités plus intéressant, choisi en fonction des animations et des voyages qu'il propose : « il y a quinze ans, nous avons créé un club vermeil parce que nous avons senti qu'il y avait là une nécessité et, là aussi, on s'aperçoit que c'était une nécessité il y a quinze ans, ça n'en est plus une. À cette époque-là, tous les gens d'un certain âge cherchaient à faire des voyages. Maintenant, il y a des voyages partout à Fram, à Pascal voyages (...). À Baïchon, on a encore un club du 3^e âge. Bon, déjà cette année, on a 20 inscriptions de moins. Il y en avait un autre à la Place Montaut: il n'existe plus. »

Bien que les journaux et les pouvoirs politiques leur accordent encore crédit, la plupart des associations de quartier se désagrègent également parce qu'elles sont, parallèlement à la désaffection du public, victimes d'une crise du volontariat. Cela traduit la fin d'un projet d'existence fondé sur la proximité géographique. Reposant sur la volonté d'individus en nombre

réduit, elles fédèrent de moins en moins la population du quartier et ne font plus figure à leurs yeux de flambeau identitaire.

CONCLUSION

Les symboles du quartier (paroisses, écoles, associations et amicales) échouent de plus en plus dans la mission qu'ils s'étaient imposée: fédérer les résidents dans la proximité. Seules quelques cités d'habitat social rassemblent encore une telle population, autour d'un personnage charismatique (Habas) ou autour de problèmes de nature à mobiliser les énergies (la drogue au Grand-Basque, la construction du troisième pont sur l'Adour à Saint-Bernard).

La mobilité résidentielle, la mobilité quotidienne plus encore, liée à l'emploi, à la consommation, à la pratique de loisirs dispersés dans l'espace urbain et au-delà, remettent fortement en question l'existence d'une portion fortement intériorisée de l'espace urbain chez tous les individus. D'autant que le déplacement à pied qui serait caractéristique du lien au quartier ne connaît pas, dans la ville moyenne, la même force que dans les métropoles. L'usage de plus en plus régulier du véhicule, l'organisation plus lâche des transports en commun ne garantissent pas ce rapport piétonnier.

- GRAFMEYER Y., JOSEPH I., 1979, *L'école de Chicago, naissance de l'écologie urbaine*, Aubier.
- BENOIT-GUILBOT O., 1986, dir., *Esprit des lieux*, éditions du CNRS.